L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 19 AOUT 1889. — 62ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS

LUNDI, 19 AOUT 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

EDITION DU DIMANCHE.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Républicains et monarchistes en France.

RÉFLEXIONS DU "TEMPS."

Dans leurs brochures et leurs articles, nos monarchistes ne se lassent pas de gémir sur les maux de toute nature dont souffre le pays : la cause unique de ces calamités politiques, économiques et sociales, qu'ils exagèrent d'ailleurs avec une insigne mauvaise foi quand ils ne les inventent pas purement et simplement, c'est, déclament-ils, la forme actuelle du gouvernement. Rétablissons la monarchie et aussitôt, comme par un coup de baguette magique, les difficultés au milieu desquelles nous nous débattons s'évanouiront d'elles-mêmes : la lumière remplacera les ténèbres, l'ordre le chaos, et la France entrera dans une ère de prospérité et de gloire inouïes! Telle est la thèse que soutient notamment, dans un opuscule de propagande, un ancien membre de l'Assemblée nationale, dont le groupe, après avoir contribué au renversement de M. Thiers, forma cependant l'appoint de la majorité qui vota la Constitution. De son côté, le *Soleil* s'évertue à démontrer que le pays est las de ces institutions présentes, qu'il aspire ardemment à "autre chose", comme l'a reconnu plus d'un républicain, et naturellement cette "autre chose" est, suivant notre confrère, la royauté.

Voilà sans doute des convictions très sincères! Mais pourquoi ne les exprime-t-on pas, avec une entière franchise, dans les programmes électoraux ? Puisque vous êtes intimement persuadés de la vertu presque surnaturelle du principe monarchique, puisque vous affirmez en outre que le peuple partage votre foi et vos espérances, pourquoi ne déployez-vous pas hardiment, dans les scrutins, le drapeau de la monarchie ? Allez! dites partout que vos candidats sont bien décidés à se débarrasser au plus vite du régime exécré que nous subissons ; annoncez hautement que, s'ils sont élus, ils n'épargneront rien pour relever le trône et y rétablir le roi sauveur. Au moins l'épreuve sera loyale, et le suffrage universel pourra se prononcer clairement entre vos doctrines et les nôtres.—Mais non, vous vous contentez de faire, dans vos journaux et dans vos livres, l'éloge académique de la royauté. Devant le corps électoral, c'est à qui s'enveloppera dans le manteau indécis du simple "conservateur" ; de restauration monarchique, il n'en est plus question : on déclare, tout au contraire, que les institutions ne sont pas en cause, mais "la paix sociale, la dignité nationale, les intérêts essentiels du pays," telle est la phraséologie aussi pompeuse que banale et peu compromettante qui descend à cacheté dans toutes les circulaires. S'il vous arrive aujourd'hui d'abandonner cette prudente tactique, c'est pour en adopter une qui doit coûter encore plus à *votre* conscience. Vous vous enrôlez, vous libéraux, vous soi-disant conservateurs, sous les bannières du césarisme révolutionnaire ; vous, qui proclamez votre haine de la dictature et votre répulsion pour les "syndicats d'aventuriers," vous contractez un pacte déshonorant avec ce triste syndicat de républicains renégats qui rêve de livrer la France à un soldat factieux!

Et pourquoi vous condamnez-vous ainsi à ces mésalliances ? Pourquoi acceptez-vous ces alliances que vous avez à peine le courage de vous avouer à vous-mêmes, sinon parce que vous savez bien, au fond, que la nation ne veut pas de la monarchie, que son nom seul est un épouvantail et qu'il suffit de le jeter dans une campagne électorale pour aller tout droit à une piteuse défaite. Vous l'avez bien compris à l'Assemblée nationale, où vous possédiez la majorité, puisque vous avez dû abdiquer, en désespoir de cause, à organiser la Constitution républicaine. Et ce n'est pas après dix-neuf ans de ce régime de liberté, qui a donné à la patrie une paix constante et, malgré la crise économique universelle, une prospérité industrielle dont témoigne notre majestueuse Exposition, — ce n'est pas, disons-nous, lorsque le pays s'est accoutumé à cette pleine possession de lui-même qu'il consentira à se donner un maître, quel qu'il soit. Si vous aviez le moindre doute à cet égard, l'énergique manifestation de dimanche dernier devrait suffire pour vous éclairer complètement.

Mais, si vous connaissez aussi bien que nous l'état réel de l'opinion, pourquoi vous obstinez-vous dans votre attitude stérile d'adversaires irréconciliables? Pourquoi caressez-vous vainement la chimère d'une restauration impossible, au lieu de prendre dans la République, dans cette République que vous avez vous-mêmes acclimatée en ce pays, la place à laquelle vous avez droit, que nous vous avons toujours offerte, et que tous les hommes d'ordre et de bon sens vous offrent aujourd'hui encore avec nous?

[illegible]

Joséphine, l'excellente bonne du docteur Tapenard, entre dans le cabinet de son maître.

—Monsieur, lui dit-elle, il y a là deux messieurs qui veulent une consultation.

—Des malades!..... Sont-ils vraiment malades?

—Ils le disent du moins!

A l'orchestre de l'Opéra :

—Cette jeune débutante, que vous voyez là, sur le premier plan, la troisième à gauche, dans les pages.

—Une petite maigrelette?

—Oui. Eh bien, figurez-vous qu'elle a une voix délicieuse, douce, douce comme une flûte.

—Et une jambe de même!...

Un quidam se présente à la préfecture de police, au bureau du chef de la sûreté, et demande à être incorporé dans la brigade.

—Mais, objecte le chef, avez-vous des titres, des aptitudes?

—Oh! Monsieur, j'ai déjà travaillé dans une autre brigade!

[illegible]

FEUILLETON.

DEUX SŒURS

PAR ANDRÉ THEURIET.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite.)

Le lundi, il arriva le premier à l'entrée du jardin public, près des massifs qui font face à l'îlot des *Cygnes*. Ainsi qu'il l'avait prévu, le crépuscule embrumait déjà les allées et la promenade était déserte. Un brouillard montait des berges du lac et s'étendait comme une gaze légère sur les montagnes du fond. La paix du jour tombant n'était troublée que par le halètement du bateau à vapeur qui se rapprochait d'Annecy et dont on distinguait les feux rouges dans la brume. —Le gravier de l'allée cria sous un pas alerte, et, dans le demi-jour, Maurice reconnut Françoise qui contournait vivement une pelouse. Elle l'avait aperçu et se dirigeait vers lui. Sur le fond gris des ramures déjà effeuillées, sa jolie taille souple et cambrée se détachait mollement. Dès qu'ils furent l'un près de l'autre, ils s'engagèrent en un étroit sentier tournant où ils se trouvaient enveloppés de massifs d'arbres verts, et enfouis dans une obscurité presque complète. Alors seulement ils se serrèrent la main.

—Cette fois, c'est moi qui vous ai fait attendre, dit Françoise en relevant sa toilette et en reprenant haleine... Savez-vous que, si j'avais écouté Claudia je ne serais pas venue!.... Oui, continua-t-elle en observant l'étonnement inquiet de Maurice, ma sœur avait des scrupules et craignait de m'exposer à quelque mésaventure.... C'est moi qui l'ai convaincue qu'il n'y avait aucun danger. En effet, je n'ai pas rencontré un chat.... J'aime bien mieux cet endroit que la cathédrale....

—Comme vous êtes bonne et dévouée, reprit Maurice, je vous en suis profondément reconnaissant et je vous aime tout plein!

—Bien vrai! demanda-t-elle avec un sourire dans les yeux.

—Bien vrai, répondit-il en donnant à sa réponse une intonation convaincante.

Elle resta un moment silencieuse, puis demanda d'une voix un peu altérée :

—Avez-vous écrit?

—Oui, voici ma lettre.

Elle la prit, et, profitant de l'obscurité, l'introduisit dans son corsage. Maurice suivait curieusement le manège de la jeune fille. Il devinait aux mouvements de la main le corsage furtivement déboutonné dans le haut et le billet prestement insinué dans le creux du corset. Tout d'un coup, dans une allée voisine, ils entendirent un bruit de pas. Françoise, effrayée, se cramponna au bras du professeur et ils se rejetèrent entre deux buissons d'ifs dont les touffes rameuses se refermèrent sur eux.— C'était un passant attardé qui traversait le jardin ; il s'arrêta une minute tout près d'eux, siffla son chien, puis s'éloigna dans la direction du bateau qui venait de rentrer :

—Oh! que j'ai eu peur! chuchota Françoise, qui n'avait pas lâché le bras de Maurice.

—La prochaine fois, nous choisirons un endroit plus sûr et moins fréquenté encore.... Connaissez-vous la fontaine du Marquisat?

Elle répondit affirmativement.

—Il y a là, à main droite, poursuivit-il, un sentier qui mène aux châtaigniers de La Puya.... Pourrez-vous vous y trouver d'aujourd'hui en huit jours, à quatre heures?

—J'essaierai.

—Dans le cas où vous seriez empêchée, ne vous inquiétez pas.... J'en serais quitte pour une promenade en plein air et vous m'indiqueriez votre jour par un mot jeté à la poste.

—C'est convenu, répliqua-t-elle.

—Maintenant il faut nous quitter.... Bonsoir, Françoise!—Il lui prit les deux mains et ajouta : — Vous permettez, n'est-ce pas? que je vous appelle par votre nom de baptême.... N'êtes-vous pas déjà un peu ma petite sœur?

—Je ne demande pas mieux, murmura-t-elle.

—Vous embrasserez Claudia pour moi.

—Très volontiers....

Par un mouvement tout spontané, elle avait rapproché sa tête, et, sans retirer ses mains, elle ne bougeait pas, comme si elle eût attendu le baiser qu'elle était chargée de transmettre ; en même temps, elle relevait vers le professeur ses grands yeux qu'une lueur humide étoilait dans l'ombre. Ce regard questionneur et provocant excita sur Maurice la même séduction qu'il avait déjà subie dans la treille des Grangettes, pendant la cueillette des raisins. Sa gorge se serra et il balbutia :

—Pour que la commission soit mieux faite, ne voulez-vous pas que je.... vous embrasse?

Elle répondit très bas, d'une voix à peine distincte! — Oui, — et elle tendit le front.

Dans le mouvement qu'il fit pour l'attirer près de lui, les lèvres de Maurice glissèrent du front et allèrent devant se poser, sur les pourpres lèvres de Françoise, dont tout le corps tressaillit et s'abandonna un moment dans les bras qui le soutenaient.

Puis brusquement ils se quittèrent, étrangement remués par cette caresse non préméditée, qui leur laissait à tous deux une saveur troublante de fruit défendu.

X

Maurice Tournyer n'avait pas l'âme perverse ; il passait au contraire parmi ses collègues pour un garçon au caractère droit et loyal ; néanmoins il était homme, et, comme tel, sujet aux chutes, aux faiblesses et aux compromissions qui sont le lot de l'humanité humaine. Depuis son arrivée à Annecy, ses goûts studieux, et aussi une délicatesse native qui répugnait aux plaisirs grossiers, l'avaient aidé à observer une continence rigoureuse ; mais cette sagesse maintenue, à grand'peine, cette sensualité amassée des sens, ne pouvaient résister longtemps à l'épreuve d'une intimité trop familière avec une jeune fille jolie et troublante comme l'était Françoise. [illegible]

[illegible]

danger d'une situation équivoque, Maurice en venait à se donner le change.

—Pendant ce temps, Françoise rapportait à sa sœur la lettre très chaleureuse que le professeur avait écrite la veille, et l'imprudente Claudia la laissait lire à sa cadette par-dessus son épaule. Cette lettre dont Maurice, repentant de ses hésitations, avait monté le ton involontairement, était toute débordante d'effusions passionnées. A l'insu de Claudia, ces phrases amoureuses achevaient de surexciter Françoise. Très avant dans la nuit elle restait éveillée, repassant dans sa tête toutes ces protestations tendres qui enflammaient l'imagination. Elle aurait voulu qu'on lui écrivît des lettres pareilles. Repassant, elle aussi, au baiser de Maurice, elle frissonnait à ce souvenir et souhaitait de goûter de nouveau la sensation délicieuse de ces lèvres viriles appuyées sur ses paupières.

Peu cultivée, médiocrement intelligente, mais très précoce ; ayant dans ses veines le feu et la fougue du tempérament maternel, Françoise était une de ces natures élémentaires, toutes de premier mouvement, capables de bien ou de mal, suivant l'impulsion de leur bon ou de leur mauvais ange. Ces créatures, faites de sang et de nerfs, sont absolument dépourvues de ce qu'on est convenu d'appeler le sens moral. La prévision de la conséquence de leurs actes leur manque aussi bien que le sentiment de leur propre responsabilité. Elles ne se sont arrêtées dans la réalisation de leur impétueuse fantaisie ni par la prudence, ni par l'amitié, ni par la foi religieuse, et elles vont jusqu'au bout de leurs désirs sans le moindre scrupule de conscience, sauf à verser des larmes tardives quand la passion les a entraînées à une catastrophe.—Françoise, en ce moment, ne songeait à sa sœur que pour souhaiter d'être à sa place. Un sentiment qu'elle n'analysait pas la poussait fatalement à provoquer de nouveau ce trouble confus où elle avait jeté Maurice et que son flair de femme avait deviné, malgré les efforts tentés par le jeune homme pour le dissimuler. En outre, au fond de son âme purement instinctive, un obscur dépit se remuait. Elle était sourdement humiliée de l'inaltérable confiance que lui témoignait son aînée, de cette sécurité un peu dédaigneuse avec laquelle Claudia usait de ses services, sans avoir l'air de craindre un seul instant qu'elle pût devenir sa rivale. N'était-elle pas, elle aussi, jeune, séduisante, capable d'aimer et d'être aimée? Elle en voulait à sa sœur de ne pas suffisamment tenir compte de tout cela, et ce mouvement de vanité froissée la déterminait à montrer qu'elle pouvait être plus redoutable qu'on ne se l'imaginait. Ce sentiment, timide d'abord, s'était accru à mesure que les rapports de Françoise avec Maurice étaient devenus plus familiers. Ainsi, peu à peu, la rancune de l'amour-propre piqué au vif se joignait aux ferments d'une passion naissante pour affaiblir dans le cœur de Françoise l'amitié, faite d'habitude et d'instinct, qui l'avait jusqu'alors unie à sa sœur.

Claudia, elle, ne soupçonnait pas la pernicieuse évolution qui s'opérait dans l'âme de Françoise. Tout entière absorbée par son propre amour, [illegible]

[illegible]

—Cela ne vous effraie pas trop, dit-il plaisamment, de vous promener avec moi en pleine campagne?

—Pas du tout, répondit-elle en le regardant de côté, avec vous j'irais au bout du monde...

—Nous n'irons pas si loin, reprit-il ; seulement, si vous le permettez, nous monterons jusqu'aux châtaigniers de La Puya, où nous pourrons causer plus à l'aise....Avant tout, et de peur d'une surprise qui nous oblige à nous séparer, je vais vous donner ma lettre pour Claudia.

Il lui remit le billet qu'il avait préparé. Elle le serra dans la poche de sa veste et ils continuèrent à cheminer vers la châtaigneraie dont les massifs lointains se montraient au sommet de la colline. A un endroit où la pente devenait plus abrupte, il offrit son bras à Françoise et elle s'y appuya avec un abandon qui faisait se toucher leurs épaules.

—Nous avons déjà, remarqua-t-elle, marché ainsi une fois ensemble sous les sapins du Grand-Montoir.

—Vous vous en souvenez?

—Oh! oui, murmura-t-elle.

[illegible]

TROISIÈME PARTIE.

XI

Françoise marchait d'un pas allongé sur le chemin qui va de l'Hôpital à Annecy. [illegible]

[illegible]

XII

Dans la maison du *Fil de la Vierge*, la tranquillité d'âme ne régnait pas plus qu'au chalet du Marquisat. Mme Tavan ne se relâchait pas une minute de sa rigoureuse surveillance, accompagnant Françoise chez les fournisseurs et ne sortant jamais sans l'emmener avec elle. Le dimanche, les deux sœurs assistaient aux offices sous l'œil de leur mère ; puis, après les vêpres et par mesure hygiénique, la veuve les promenait silencieusement dans des endroits peu fréquentés où l'on n'avait chance de rencontrer aucun flâneur : sur la route solitaire de Chambéry ou dans la mélancolique avenue de Loverchy.—Françoise et Claudia n'étaient rendues à elles-mêmes et ne jouissaient d'un peu de liberté d'esprit que lorsqu'elles regagnaient, à dix heures, leur dortoir commun. Mais là encore, une sorte de mystérieuse contrainte remplaçait maintenant les intimes épanchements d'autrefois. [illegible]

[illegible]

—Vayons, Fanchon, continua-t-elle [illegible]

[illegible]

—Tiens, avoue-t-elle, je ne veux rien.. Je suis une mauvaise sœur, je t'ai trompée!....

—Trompée? répète Claudia qui ne comprenait pas encore; explique-toi!...

—Oui, trompée.... J'étais jalouse de toi.... J'ai essayé de me faire aimer de Maurice.... et j'ai réussi.

Claudia lâcha la main de sa sœur et se recula effarée.

—Tu as fait cela, Françoise?

—J'ai fait pis....

[illegible]